

Moutarde et Coco

La dinde, le vautour et le poulet.

SOMMAIRE

Chapitre I : Enquête de voisinage

Chapitre II : Des enfants turbulents

Chapitre III : Raté de peu !

Chapitre IV : Pas de filet pour la dinde

Chapitre V : Le vautour

Chapitre VI : Mort du dindon.

Chapitre VII : Mort du vautour

Chapitre VIII : Le sacrifice de la dinde

Chapitre IX : Poulet libre !

Epilogue

Notes

Chapitre I : Enquête de voisinage.

Christophe Gallus était plutôt fier de sa réussite professionnelle. Entré comme Gardien de la Paix à vingt ans dans la Police Nationale, il avait effectué ses cinq ans à Paris comme tout le monde et avait réussi à obtenir la mutation tant espérée en province, dans sa Bourgogne natale à Dijon. Il avait été vite repéré par ses chefs comme un garçon dynamique et plein d'allant et à l'inverse de ses collègues, de plus en plus motivé en vieillissant, à croire qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Les autres Gardiens de la Paix fulminaient sur la restriction de leurs moyens d'action, sur la procédure de plus en plus complexe et même sur la difficulté à s'adapter aux nouvelles technologies.

Gallus, quant à lui, s'extasiait du développement des libertés publiques, il aimait maîtriser la procédure et apprendre de nouvelles techniques et même le blocage du point d'indice des fonctionnaires trouvait grâce à ses yeux. Il était d'un optimisme béat et adorait son métier, il était toujours volontaire, remplaçait volontiers ses collègues et dépannait qui le lui demandait, y compris les week-ends, puisqu'il était célibataire et que son métier était son seul loisir. Il passa l'examen d'Officier de Police Judiciaire, le fameux « bloc OPJ » qu'il obtint à la première tentative, il est vrai qu'il n'était pas tout seul puisqu'il le passa avec brio. Son accession au grade de Brigadier, qui suivait quasi automatiquement la qualification d'Officier de Police Judiciaire, ne lui donna pas pour autant la grosse tête et il resta le collègue volontaire et sympathique qu'il avait toujours été. A l'âge de trente-deux ans, il venait d'accéder au grade de Brigadier-Chef et sa carrière semblait devoir le mener rapidement jusqu'au sommet du corps, c'est-à-dire Brigadier-Major, sauf s'il poursuivait encore son ascension, dans le corps des Officiers.

Son Commandant envisageait sérieusement cette possibilité, car il faisait partie de ces cadres réalistes qui privilégiaient l'envie de travailler sur les capacités proprement dites. « Un idiot qui marche va toujours plus loin qu'un génie assis ! » répétait souvent l'Officier et il avait remarqué que Christophe Gallus, s'il n'était pas reconnu comme très intelligent au sens scolaire du terme, qui est le nec plus ultra dans l'hexagone, possédait néanmoins l'ensemble des qualités pour faire un bon flic et il ferait un Officier largement dans la moyenne, voire plus. De nombreux collègues étaient arrivés avec un bagage scolaire impressionnant, les valises pleines de diplômes et un avis sur tout, mais une fois en service ils se révélaient des bons à rien, paresseux, mous, sans initiative et surtout sans aucun sens policier.

Affecté à la Sûreté Départementale, c'est-à-dire au pôle judiciaire de l'Hôtel de Police de Dijon, il était chargé des investigations liées aux affaires de vols avec effraction, ce que le public nomme les cambriolages. Cela seul montrait la confiance que la hiérarchie plaçait en lui, car le secteur des vols par effractions, qui regroupait en fait tous les vols non simples dans des locaux fermés, soit les vols avec effraction, les vols par escalade, les vols avec de fausses clefs, les vols suivis ou accompagnés de dégradations, les vols par ruse et quelques autres infractions, était un sujet sensible, que le pouvoir politique suivait de près.

Une fois la plainte prise, et si aucun indice scientifique n'avait été découvert, comme une empreinte digitale ou une trace génétique, elle lui était transmise et il l'étudiait, cherchant ce qui pouvait être fait de plus pour tenter d'identifier le ou les auteurs des faits. La plupart du temps il y avait peu d'indices et il confiait alors la plainte à Hubert, un vieux collègue Brigadier qui était chargé du recel. Hubert surveillait les magasins de revente d'objets mobiliers, les sites internet de revente et guettait la réapparition sur le marché des objets les plus caractéristiques. Si un objet volé refaisait surface, Hubert prévenait ses collègues de la Sûreté Départementale chargés des Atteintes aux Biens et leur confiait le dossier. Si rien ne se passait, après quelques mois le dossier passait en catégorie « vaines recherches » et était classé dans les affaires non résolues.

Mais parfois le Brigadier-Chef Gallus sentait qu'un supplément d'investigation était nécessaire, ou tout au moins pouvait s'avérer utile et il effectuait le travail, se faisant quelquefois aider par des collègues du groupe des Atteintes aux Biens quand il l'estimait indispensable et il n'abusait jamais de cette possibilité. Il préférait travailler en civil et en solitaire, comme un Inspecteur de Police des temps anciens, où la Police Nationale était respectée, et qui savait tout dans sa ville, véritable shérif à la française. Il savait bien que ce temps-là était révolu, mais il croyait encore à sa fonction et faisait de son mieux pour approcher l'excellence que les Inspecteurs de Police, chevaliers des temps modernes, démontraient naturellement sans effort. (1)

Le travail d'enquête pouvait consister en une enquête de voisinage, en un complément de plainte auprès de la victime ou tout simplement en un déplacement dans le quartier pour étudier la configuration des lieux. Gallus redonnait ses lettres de noblesse à l'enquête et au flair du policier, ce qui aurait pu lui valoir la réprobation de ses chefs, puisque la mode était à ne concevoir l'enquête qu'au travers de la recherche des traces et indices scientifiques. Cela aurait aussi pu entraîner l'hostilité de ses pairs, jaloux d'une liberté qu'ils n'osaient prendre, non par pudeur, mais par réticence à passer des heures supplémentaires en grand nombre sur le terrain. Gallus était le loup de la fable de La Fontaine, libre mais courant constamment par monts et par vaux, alors que ses collègues bénéficiaient d'horaires

réguliers et tranquilles, mais sentaient bien la marque du collier que tenait fermement en bout de chaîne une hiérarchie elle-même tenue en laisse par les hautes instances. Mais en fait personne ne l'enviait tant que ça, ni ne lui en voulait, car il était si serviable, si honnête et si passionné par son travail qu'il emportait l'adhésion de tous.

Une telle liberté d'action n'aurait pas pu durer longtemps sans des résultats et Gallus les obtenait régulièrement, résolvant des affaires qui semblaient justement insolubles, élucidant des vols parfaits, redorant nettement le blason de la Sûreté Départementale à maintes reprises. Quand il trouvait une piste fiable, il confiait ses découvertes au groupe d'Atteintes aux Biens, qui continuait l'enquête, interpellait les mis en cause et retrouvait le butin. Ses membres récoltaient alors les lauriers du travail de Gallus, qui ne s'offusquait pas de cette mise à l'écart. Il savait que ses collègues citaient son nom et lui attribuaient honnêtement sa part de travail, mais la haute hiérarchie imbécile se vengeait de l'indocilité et de la liberté du Brigadier-Chef en lui refusant toute gloire. Il était cependant bien noté, on lui foutait la paix et cet arrangement, soutenu par son Commandant, satisfaisait finalement tout le monde.

Il avait été saisi d'une plainte pour un cambriolage dans un immeuble de la commune de Talant (2), qui comportait une dizaine d'appartements sur quatre étages rez-de-chaussée compris. Les immeubles s'arrêtaient souvent de pousser au troisième depuis que la loi imposait la présence d'un ascenseur à partir du quatrième étage, c'était donc un immeuble récent. La semaine précédente il avait enquêté sur une série de cambriolages qui avaient été perpétrés dans deux immeubles voisins. Le voleur, probablement un solitaire, avait sonné à toutes les sonnettes en prétextant être un représentant de commerce. Il avait ainsi repéré les appartements dont les occupants étaient absents. Une grand-mère naïve lui avait ouvert la porte commune et il avait pu opérer dans tout l'immeuble sur les portes des logements temporairement vides. Il avait fait la même chose dans l'immeuble voisin, passant moins de cinq minutes dans chaque appartement.

Il lui fallait entre dix secondes et une minute pour forcer la porte, car les serrures étaient des modèles anciens et les cylindres dépassaient de la porte. Il lui suffisait de serrer la partie qui dépassait dans une pince étau et de secouer le cylindre jusqu'à ce que la serrure cède. Un coup de marteau pour libérer l'orifice, où il introduisait un tournevis ou un crochet pour actionner le pêne et l'affaire était réglée. Il passait ensuite moins de cinq minutes dans l'appartement, la fouille sommaire visait à découvrir le numéraire, les bijoux ou les bibelots de grande valeur, il ne cherchait que des petits objets peu encombrants qu'il pouvait emporter. Aucun témoin ne s'était manifesté et Gallus pensait qu'il s'agissait d'un homme jeune, sportif ou tout au moins alerte, vêtu simplement et porteur d'un sac de sport ou d'un sac à

dos. Ce contenant pouvait dissimuler la pince étau et le tournevis et servir à emporter le butin.

Dans les deux immeubles de la semaine précédente, une dizaine d'appartements avaient été visités et au total le préjudice s'élevait à plus de cinq mille euros, sans compter les dégâts. Mais le plus important était sans conteste le préjudice moral, car les familles des logements ainsi visités étaient traumatisées. Certaines victimes en rêvaient la nuit des mois après l'intrusion et le traumatisme était sans commune mesure avec le préjudice financier réel. D'une part les objets volés pouvaient avoir une grande valeur sentimentale, qui dépassait largement la simple valeur vénale, mais de plus les victimes vivaient le cambriolage comme un viol de leur intimité.

Gallus avait sa théorie sur ces faits. Selon lui, l'être humain préhistorique avait réussi à échapper aux prédateurs dans la nuit des temps quand il avait pu rejoindre un abri, généralement une caverne. Par la suite la maison familiale avait remplacé la caverne et c'était alors le seul lieu où le danger n'existait pas, c'était le seul havre de paix et de sécurité où on pouvait enfin se détendre et ne plus guetter le moindre signe de carnivore aux aguets. Le sommeil pouvait se dérouler au milieu des siens sans craindre ni griffe ni dent et on y était à l'abri des éléments, voire peut-être des mauvais esprits si on avait pris la peine de décorer les murs avec quelques fresques protectrices. C'était son foyer, sa tanière, sa maison et aucun homme digne de ce nom n'aime qu'on y entre sans être invité. Même le pire monstre suceur de sang, le vampire ancestral synonyme de démon, doit être invité pour rentrer chez la plus humble de ses victimes. Le domicile est inviolable, c'est dans la Constitution.

Mais la victime de cambriolage sait désormais que son antre n'est plus à l'abri de visites non désirées. Quelqu'un est entré sans sa permission, un inconnu a violé ce sanctuaire et cela signifie qu'il peut recommencer ce qu'il a fait une fois. Il peut donc venir, même la nuit quand l'occupant dort, pour l'attaquer, le tuer, lui violer sa femme ou torturer ses enfants ou pire : lui voler tout son argent. La caverne n'est plus sûre, les lions peuvent entrer et manger dans la nuit, tu ne peux plus dormir tranquille, tu dois guetter le retour de l'ennemi inconnu. Bref, le cambriolé est traumatisé et ça lui pourrit la vie. La seule guérison possible de cette plaie psychique est l'identification du voleur, son arrestation et sa punition et encore mieux, si possible la restitution des objets ou valeurs dérobés.

C'était l'essence même du travail de Christophe Gallus, ce en quoi il croyait et qui lui donnait le courage et la force de surmonter tous les obstacles que la société et sa propre administration mettaient sur sa route pour l'empêcher de faire son métier comme il l'entendait.

Le Brigadier-Chef avait questionné tous les habitants des deux immeubles de la semaine précédente et rien n'en était ressorti, le voleur était discret et intelligent, c'était un adversaire coriace et furtif, mais si la proie était fuyante, la victoire n'en serait que plus belle et Gallus voulait maintenant effectuer une petite enquête de voisinage dans ce nouvel immeuble où le casseur n'avait opéré qu'une fois. C'était bien le même mode opératoire, les traces sur le cylindre correspondaient à la même pince étau, il n'y avait pas de doute c'était le voleur de la semaine d'avant. Mais alors que sur les huit appartements de l'immeuble, cinq étaient vides au moment du vol, pourquoi s'était-il contenté d'en visiter un seul ?

Il avait forcément été dérangé et cela pouvait être par un des locataires absents, rentré à l'improviste et qui avait fait fuir le voleur sans même s'en rendre compte. L'enquêteur devait donc maintenant interroger les locataires qui ne l'avaient pas encore été, absents au moment du passage de la brigade, qui avait fait une première enquête de voisinage succincte, mais qui n'avait pas pu rester jusqu'au retour au bercail de tous les occupants de l'immeuble. La moindre piste, le plus petit indice, la description la plus sommaire, le mettrait déjà sur un bout de piste qui aboutirait probablement à l'arrestation du cambrioleur, il en était persuadé et c'est cet acharnement et cette foi en sa bonne étoile qui l'avaient souvent servi, lui permettant de persévérer et d'obtenir d'excellents résultats.

Il commença par le rez-de-chaussée gauche et il sonna. Pas de réponse, ça commençait bien ! Il continua par le rez-de-chaussée droit, effectuant le périple à l'inverse des cambrioleurs, qui commencent toujours par l'appartement le plus haut pour descendre vers le rez-de-chaussée, s'approchant de la sortie au fur et à mesure que le temps de présence sur les lieux augmente et donc le risque d'être surpris.

Une jeune femme lui ouvrit la porte, vêtue d'un peignoir en mousse rose dissimulant sa silhouette, les cheveux mouillés attachés en chignon et un air embarrassé sur la figure. Gallus en déduisit qu'elle sortait de la douche et vu qu'il était neuf heures du matin, elle devait avoir quitté son lit depuis peu. Il se présenta en s'excusant de la déranger et exposa le motif de sa visite rapidement, mais la jeune femme lui ouvrit plus grand encore la porte et lui fit signe d'entrer, il s'exécuta après un instant d'hésitation, intimidé par la beauté du visage de son interlocutrice qu'il trouvait sublime, dans le naturel sans apprêt qu'il présentait au sortir des ablutions matinales.

Une fois entré dans l'appartement, il remarqua que la jeune femme refermait derrière lui la porte à clef et il en conçut un malaise diffus, se demandant dans quel guet-apens il était tombé. Il portait son arme de service et il pensait qu'il pourrait toujours la sortir et tirer un coup de semonce pour se sortir d'affaire et c'est

exactement ce qui lui arriva, mais sans le recours au matériel administratif. L'inconnue s'adressa en effet à lui : «

—Alors monsieur l'inspecteur de police, que voulez vous savoir ? Je suis prête à tout vous dévoiler.

—Euh...Je ne suis pas inspecteur de police, mais Brigadier-Chef et je voulais savoir si vous aviez remarqué hier après-midi des allées et venues suspectes, un individu inconnu de l'immeuble ou si quelqu'un avait sonné à votre porte.

—Bah non, à part vous je n'ai vu personne depuis hier matin et je m'ennuie croyez-moi. Je serais prête à tout pour me distraire.

—Hum ! Bon, et bien si vous n'avez rien vu je vais vous laisser, vous êtes sûre de n'avoir rien remarqué ?

—Je ne vous cache rien Brigadier-Chef, regardez ! »

Dans un geste gracieux la femme au beau visage a dégagé ses épaules de son peignoir, qui a glissé au sol et dévoilé son corps entièrement nu. Gallus, en bon professionnel, vérifie le moindre détail et remarque que cette jeune effrontée a été aussi bien gâtée par la nature pour son corps que pour son visage. Il a bien compris ce que son hôtesse attend de lui et après une longue hésitation de plusieurs millièmes de secondes, il l'entoure de ses bras et colle sa bouche à la sienne. Elle répond avec fougue à son baiser, se collant au plus près de lui comme si la température de la pièce avait subitement baissé de plusieurs degrés. Il faut dire que le risque qu'elle attrape froid est faible, malgré sa tenue on ne peut plus légère, puisqu'elle semble disposer d'un chauffage central intégré localisé au niveau de son postérieur, qu'elle a joli d'ailleurs.

Ne sachant pas trop jusqu'où il peut aller et bien conscient d'égratigner légèrement la déontologie, l'enquêteur se contente au début de rester passif, mais sa partenaire impatiente finit par prendre les choses en mains et lui fait comprendre d'une manière très concrète qu'elle ne va pas hurler au viol tout de suite et qu'elle est parfaitement consentante pour la suite des opérations, il peut dès lors prendre l'initiative qu'elle attend et il entreprend alors d'autres actions dont la description fait l'objet d'ouvrages spécialisés et que nous ne relaterons donc pas ici en détail.

Elle l'entraîne, en le tirant par le bout d'un appendice qui n'est pas son nez, vers la chambre où les attend un lit de bonne dimension, qui devient bientôt le théâtre d'ébats que la décence ne me permet pas de décrire plus avant, vous en avez déjà bien assez lu sur ce sujet, ne sombrons pas dans la littérature porcine.

Après plusieurs assauts victorieux, Gallus peut enfin se libérer de l'étreinte passionnée de la jeune femme et penser à lui demander son prénom, non pas qu'il médite de lui souhaiter sa fête, mais cette curiosité est courante chez lui, il

aime bien nommer celles qu'il baise. La belle, qui est repue temporairement de son envie de mâle, admet se prénommer Alice, comme l'héroïne de Lewis Carroll, mais en moins ingénue. Elle lui avoue dans la foulée qu'elle a toujours fantasmé sur les flics et les voyous et que la visite impromptue du policier a déclenché chez elle une pulsion incontrôlable, une envie de sexe qu'elle ne pouvait pas laisser inassouvie.

Ce n'est pas Christophe Gallus qui va s'en plaindre. Il était célibataire depuis un bon moment et cette aventure tombe à pic, il avait justement lui aussi des envies de ce côté-là, la fille est belle, son visage est agréable et elle maîtrise aussi bien l'art du sexe en pilotage manuel qu'à l'oral, pour le moment tout semble parfait. Le policier, méfiant par nature comme tous ses semblables, s'attend quand même à un os dans le boudin comme on dit là où on le dit, c'est-à-dire à une difficulté imprévue ou à une déception, car il sait que les choses sont rarement parfaites naturellement. En attendant, il est blotti contre le corps chaud de sa maîtresse et il profite du moment avec volupté. Cédant quand même à une déformation professionnelle irrépressible, il ne peut s'empêcher de questionner son amante : «

—Et tu fais quoi dans la vie Alice ?

—Pas grand-chose.

—Mais encore ?

—Je fais de l'interim en secrétariat. En ce moment je ne travaille pas. Note bien que je pourrais travailler si je voulais, mais j'ai décidé de m'accorder quelques jours de vacances. C'est l'avantage de ne faire que de l'interim, on choisit quand on travaille ou pas. Et puis c'est mieux payé qu'un contrat à durée indéterminée et si on ne se plaît pas quelque part, c'est provisoire, alors on le supporte mieux.

—Je comprends, mais pas d'emprunt possible et pas de sécurité.

—Dans le privé pour être sûre de garder son boulot, il faut travailler dans une très grosse boîte, et encore ! Il suffit d'un plan de licenciement, d'un cheffailon qui voudrait me mettre dans son lit et à qui je refuserais ce menu service ou même d'une délocalisation pour se retrouver le bec dans l'eau. Et je ne compte pas demander d'emprunt, donc pas de problème !

—Effectivement, vu comme ça. Bof ! Après tout, c'est toi qui vois. Et question amour alors, tu es libre ?

—Bien sûr ! Tu me prends pour qui ? Bon c'est vrai que j'ai un petit copain occasionnel, mais ce n'est rien de sérieux, c'est juste pour me détendre un coup de temps en temps.

—Et tu comptes faire quoi pour nous deux ? Je veux dire, moi je ne partage pas, je te préviens, soit c'est du sérieux et on se met ensemble d'une manière exclusive et adieu le petit copain en trop, soit on ne se revoit pas.

—Tu voudrais quoi toi ?

—Si je te pose la question c'est bien parce que de mon côté je suis prêt à entamer un bout de chemin avec toi, à deux et pas à trois.

—Oui, oui, je comprends. Ecoute, je ne sais pas, je ne te connais pas assez. Ce n'est pas parce qu'on vient de passer un bon moment qu'on va rester ensemble toute notre vie, non ?

—Ce n'est pas ce que je t'ai dit.

—Oui, c'est vrai. Alors je veux bien te prendre en exclusivité à l'essai, disons une semaine. On fera le point à l'issue de ta période d'essai.

—Tu es gonflée ! Et si c'était toi qui étais à l'essai ?

—Non, toi tu es déjà amoureux, ça se voit, tiens regarde ! »

En montrant le sexe de Christophe Gallus qui se redresse lentement sous l'action d'une nouvelle vague d'excitation, Alice prouve que le jeune homme est bien accroché à elle, au moins physiquement et elle arbore un petit sourire qui la rend encore plus désirable. Du coup le policier ne peut que basculer sur elle en un geste possessif, qui devient vite intrusif. La danse horizontale de l'amour est répartie de plus belle pour une nouvelle séance qui ne s'achèvera qu'à la nuit. Gallus finit quand même par se soucier de son travail, il aurait dû rentrer au bureau depuis plusieurs heures et il espère que ses collègues ne se sont pas inquiétés. D'un autre côté, ils connaissent son numéro de téléphone portable et même s'ils ont pour consigne d'éviter de l'appeler sans motif sérieux, ils n'auraient pas hésité en cas de besoin.

Il se rhabille sans se presser et après des échanges de coordonnées et la promesse de se revoir bientôt, il sort de l'appartement où il vient de passer plusieurs heures de pures délices. Dans le couloir de l'immeuble règne une certaine effervescence, des pompiers vont et viennent et il reconnaît deux collègues de la patrouille police-secours qui attendent visiblement la suite des événements. Il va vers eux pour les questionner et il apprend qu'ils sont là pour une découverte de cadavre. Le petit fils du locataire de l'appartement juste au-dessus de celui d'Alice, au premier étage, s'est inquiété de ne pas avoir de nouvelles de son grand-père qui devait venir le voir, le vieux étant encore plutôt en bonne forme, autonome, veuf et vif de corps et d'esprit.

Le petit fils devait le voir ce matin et à midi il a tenté de joindre son aïeul par téléphone, en vain. Il s'est donc déplacé en milieu d'après-midi, mais a trouvé porte close, personne ne répondant aux appels. Il a fini par téléphoner sur le portable du grand-père, pensant qu'il était sorti, mais il a entendu la sonnerie à travers la porte de l'appartement. Son grand-père ne quittant jamais son téléphone portable, le petit fils a pris peur et a appelé les pompiers. Ceux-ci sont intervenus, ont cassé la porte pour entrer et découvrir le cadavre du vieux, dans son bain, vraisemblablement mort d'une crise cardiaque ou d'une attaque cérébrale, ou d'un malaise du à l'âge. Passé une certaine date de péremption, on sait que les vieux ça meurt et on ne se pose pas trop de questions habituellement.

La porte était fermée et l'ancien semblait décédé de mort naturelle, mais un détail chagrinait la patrouille, qui attendait maintenant l'arrivée d'un Officier de Police Judiciaire. Gallus demanda ce qui gênait son collègue et il lui répondit qu'en entrant voir le corps il avait buté du pied dans une moitié de cylindre de serrure. Or les pompiers avaient forcé la porte au pied de biche, sans forcer la serrure. En regardant de près, il avait remarqué que l'autre moitié du cylindre, resté dans son emplacement, avait été forcé et que l'appartement avait été visité. L'intrus avait ensuite refermé et repositionné soigneusement le cylindre en place. En arrivant les pompiers avaient tenté d'ouvrir en vain, puis avaient forcé la porte sans toucher à la serrure, mais le choc de l'ouverture avait fait tomber la moitié intérieure du cylindre et alerté le vigilant gardien de la paix.

Gallus regarda de près la moitié du cylindre tombée, le téton de maintien était effectivement cassé. Il examina ensuite la moitié restée en place et vit qu'elle ne tenait pas solidement en place, cette serrure avait été forcée, avec la méthode du cambrioleur qu'il traquait !

Gallus attendit alors son collègue de permanence pour lui expliquer ce qu'il venait de constater et le motif de sa présence, il se pouvait qu'ils doivent travailler ensemble sur cette affaire, car le cambrioleur pouvait avoir tué le vieux après avoir été surpris en pleine action. Mais il pensait plutôt que le voleur avait sonné à la porte, n'avait pas eu de réponse parce que le locataire était déjà mort et avait cassé la serrure comme son métier l'y incitait. Mais en entrant dans l'appartement, patatras ! Au lieu de découvrir les merveilles qu'il espérait voler, il tombait sur le cadavre d'un vieux dans sa baignoire. Il cessait aussitôt toute action de vol, remettait les deux moitiés du cylindre de la serrure en place tant bien que mal et s'enfuyait sans demander son reste ni continuer sa tournée de vols dans l'immeuble, échaudé par sa découverte et peu soucieux d'être attrapé en compagnie d'un macchabée.

L'hypothèse était séduisante et le collègue, un nommé Franck Aubert, la plaça aussitôt en tête de ses préférées, cette théorie ayant l'avantage de laisser l'enquête sur le cambriolage à Gallus et à clore l'enquête sur les causes de la mort du vieux. Le parquet, joint par téléphone, demanda bien sûr une autopsie, ce qui était logique en présence d'une porte faussement fermée et qui avait été forcée, car il y avait toujours la possibilité que le voleur, surpris de rencontrer le locataire dans sa salle de bains, l'ait tué dans sa baignoire avant de s'enfuir.

Gallus laissa le Brigadier Aubert sur place continuer ses constatations et fila au bureau, il devait bricoler un compte-rendu bidon pour la main-courante, qui expliquerait son absence injustifiée. Il allait rédiger un rapport expliquant qu'il avait effectué une minutieuse enquête de voisinage, mais qu'il s'était laissé prendre à

bavarder avec des riverains et qu'il n'avait pas vu le temps passer. Ses collègues les plus futés comprendraient à demi-mot et la hiérarchie n'y verrait que du feu. Du moment qu'il fournissait un travail jugé excellent de l'avis général, personne n'allait lui chercher des poux dans la tête pour quelques heures de liberté grapillées à l'administration. Bien d'autres de ses collègues, dont on savait toujours où ils se trouvaient et ce qu'ils faisaient, généralement pas grand-chose, n'avaient ni son efficacité ni son rendement. Il rentra chez lui fourbu, mais ravi de sa journée si palpitante.